Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 4 (1763)

Heft: 4

Artikel: Lettre du comte M. de Mniszech, à la Société Oeconomique de Berne

Autor: de Mniszech

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRE

du Comte M.

DE MNISZECH,

à la Société œconomique de BERNE.

MESSIEURS

Amour de la patrie, ce noble principe des des grandes actions, ce ressort puissant des ames fortes, s'il n'est point corrompts par l'envie, n'étoussa jamais les sentimens primitifs de la bienveillance universelle, parce qu'ils sont sondés sur les droits de l'homme, & les devoirs de la nature. Cette affection générale est antérieure à toutes les autres, aussi doit – elle en être la régle: on est homme avant que d'être citoïen, & en devenant membre d'une société particulière, on ne cesse pas d'appartenir au corps du genre-humain. Des rélations plus intimes avec ceux qui habitent les mêmes climats, qui parlent la même langue, qui professent une même religion,

qui obéissent aux mêmes loix, qui sont soumis aux mêmes constitutions, ne doivent point rompre ces liens étroits, & sacrés que la nature prévoiante forma si sagement entre tous les humains.

Ce sont ces sentimens généreux, Messieurs, que je n'ai point eû de peine à découvrir parmi vous, comme j'en trouvois déja dans mon cœur le germe prétieux. Arrivé du sonds du nord, il y a seize mois, pour m'instruire au milieu de vous, vous m'avez reçu, accueilli, instruit, comme si j'étois un de vos concitoiens. Bientôt admis dans vos assemblées, j'ai assissée à vos conférences, & j'ai admiré vos travaux.

Toûjours occupés à éclairer vos compatriotes, avec autant de zéle que d'intelligence, je vous ai vû en même tems remplis du desir de vous rendre utiles, s'il vous étoit possible, à toutes les nations. Il n'est plus de myltére politique dans les états gouvernés par la sagesse; les médecins qui aux lumières de l'esprit joignent la bonté du cœur, n'ont point de secret; ainsi de vrais philosophes s'empressent à faire servir sans jalousie, toutes leurs connoissances au bien de l'humanité.

Guidés par ce penchant à vous communiquer, vous publiés vos observations dans deux langues, afin de les rendre utiles à un plus grand nombre de personnes.

Des

Des Sociétés étrangeres, qui ont sçû apprétier vos vues & vos lumières, se sont fait un plaisir de lier avec vous une correspondance, qui de plusieurs nations, semble n'en faire qu'une seule. De là une augmentation de connoissances, & la propagation même de cette bienveillance réciproque, qui devroit unir tous les hommes.

Si ces sentimens étoient mieux établis, & plus communs, ne pourroient ils pas enfin étousser ces malheureuses semences de la discorde, qui a produit si souvent les guerres les plus cruelles?

Heureusement placés & toûjours sagement gouvernés, vous ne resentés, il est vrai, ces agitations, que par la compassion qui vous fait prendre part aux miséres de vos semblables. Au milieu d'une paix constante, votre République forme des établissemens, persectionne les arts, étend son commerce, encourage l'agriculture, qui est la prémière source de la puissance réelle des états. Déja je contemple avec plaisir dans l'avenir, cet accroissement de prospérité, qui sera une nouvelle preuve de cette grande vérité, c'est que les nations les plus éclairées, sont aussi les plus heureuses.

C'est un beau mot que celui d'amour de la patrie; mais il faut l'avouer; c'est un mouvement plus souvent étalé que bien senti. On aime

l'on est né? La ville que l'on habite? Trop souvent même le parti qui y domine, & auquel on s'est attaché? Bientôt cet amour ne sera plus que celui de la famille à laquelle on est uni par le sang, & resserrant ainsi de plus en plus la sphére d'une affection intéressée, il se trouve que l'amour de la patrie, n'est enfin que l'amour propre, qui embrasse quelquesois des ensans, parce qu'on les consond avec soi, en les envisageant comme la continuation de son éxistence.

C'est dans vos entretiens que j'ai appris à développer des principes plus élevés, que mon cœur me dictoit. Pour aimer véritablement sa patrie, il saut donc savoir perdre de vue son intérêt personnel & présent, étendre ses affections sur tous les individus de tous les ordres, qui composent l'état. Ceux qui gouvernent, & ceux qui sont gouvernés, ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir; ceux qui cultivent la terre, & ceux à qui elle appartient; les riches & les pauvres, tous, quoique de différentes classes, sont des citoiens de la république, dont la réunion, la sureté, & le bien être constituent la puissance totale de l'état bien gouverné. On ne peut par là même séparer des intérêts qui sont inséparables; c'est la prospérité commune qui fait la vraie richesse, & la véritable force du tout

tout, de même que châque intérêt particulier, favorisé au préjudice, ou à l'exclusion des autres, en est l'assoiblissement, ou la destruction.

Je ne fais là, Messieurs, qu'exposer les principes de vos travaux patriotiques, & des facrifices, que vous savés faire pour le bien général. Des expériences couronnées par quelques succès tracent aux autres la route, qu'ils peuvent suivre avec confiance; des essais, qui laisseroient dans le doûte jusqu'à - ce que quelqu'un les ent fait , peuvent tirer de l'incertitude sur des objets quelquesois fort intéressans : des expériences, même infructueuses, apprennent à d'autres à ne pas les tenter. Ne faire que ce que ses dévanciers ont pratiqué, c'est montrer que l'amour propre craint de s'exposer à des sacrifices nécessaires pour tendre à la perfection. Rarement en effet celui qui le prémier éléve une manufacture, celui qui fait une nouvelle plantation, celui qui introduit une nouvelle culture, ou une méthode utile, mais inusitée, en tire-t-il quelque profit. D'ordinaire, en marchant dans une route qui n'est point encore fraïée, l'on s'expose à des pertes. Les fraix dans les commencemens sont plus considérables sou bien l'on a manqué à certaines précautions. Il faut surmonter des obstacles: & les contradictions des hommes inutiles, parce qu'ils sont frivoles, ou des hommes mé-1763. IV. P.

chans, parce qu'ils font envieux, ne font pas les plus aisées à vaincre. Ajoûtés à tout celà qu'on est force quelquefois de retourner sur ses pas, pour chercher des moiens moins dispendieux, ou plus abrégés, pour épargner la main d'œuvre, ou diminuer les fraix. D'ailleurs pour accoûtumer le peuple à un certain travail, à quelque manipulation, il faut du tems & de la patience, jusqu'à-ce qu'il ait contracté une habitude, qui rend tout aifé; habitude même, qui dans certains cas, doit forcer en quelque forte la nature , & faire évanouir bien des préjugés contre tout ce qui est nouveau. Mais comme l'on plaute souvent des arbres pour ses successeurs, sans que la main qui les a dresse en puisse cueillir les fruits; de même on doit perdre de vue le préfent, & l'intérêt personnel, pour travailler à l'utilité de ses contemporains, ou à celle de la postérité. C'est là étendre ses vues, & prolonger son éxistence : cette conduite demande certainement du courage, & du désintéressement. C'est un tribut paié à l'humanité, & un sacrifice offert à la patrie, sup li a sont

Voilà, Messieurs, le modéle que vous m'avés tracé. Mon ame enslamméel du même seu, s'éssorcera de le suivre. Si même vous ne trouviés pas dans la juste estime de vos contemporains la glorieuse récompense, qui vous est due : je vois déja l'établissement de votre

votre société faire époque dans les annales futures de votre République.

De retour dans ma patrie, j'y trouverai fans doûte des citoiens, qui vous ressemblent. l'ambitionnerai de m'unir avec eux, dans les vues, qui vous animent. Je leur présenterai, sinon des lumiéres, & de l'expérience, au moins des intentions pures, & des efforts soûtenus par l'amour du bien. Heureux si nous pouvions quelque jour goûter le plaisir délicieux, que doit affurer le succès à des cœurs généreux, & voir une vaste République jouir de la considération, qu'elle doit avoir.

C'est encore dans vos principes, que j'ai trouvé le développement de la vraie notion de la liberté, ce présent si précieux de la Divinité, ce prémier bien de la vie civile; de cette liberté si favorable à l'agriculture, & si nécessaire pour tous les établissemens utiles. Elle ne confiste ni dans la licence de suivre un caprice aveugle; ni dans le funeste pouvoir de rendre inutile les intentions les plus sages des meilleurs citoïens; ni dans l'indépendance que donne la grandeur du crédit , où l'excès des richesses; ni dans le silence des loix, que dicta la raison pour le maintien de l'ordre, & la sûreté de tous les états. Ce seroit la puissance de faire le mal. Je l'ai vû cette sage liberté régner parmi vous à l'ombre de la paix, & j'ai conclu, que c'étoit la soumission de tous les citoiens à des loix équitables; que c'étoit le balancement éxact de tous les pou-Voirs voirs réciproques, d'où resulte l'impuissance; où est châque citoien de faire le mal impunément; que c'étoit l'equilibre bien calculé des diverses autorités, le ressort de tous les tribunaux, l'activité du gouvernement, & la sûreté de tous les habitans.

Sensible, MM., autant que je le dois être, à l'amitié, que vous m'avés témoignée, & dont vous venés encore de me donner une preuve en introduisant dans votre Société mon frère, presqu'au moment de son arrivée ici, j'ai crû être autorisé par vos bontés mêmes, à vous offrir une soible marque de ma vive reconnoissance: c'est un coin de médaille pour servir désormais aux prix que vous distribués annuellement.

Jy joins une médaille d'or pour celui qui traitera le mieux, à votre jugement, une question, dont toutes vos vues m'ont donné l'idée: Quel devroit-être l'esprit de la législation, pour encourager l'agriculture, & favoriser rélativement à cet objet éssentiel, la population, les arts, les manusactures, & le commerce.

Je fouhaiterois que les mémoires vous fus. sent présentés avant le prémier d'Août 1764; pour que le prix fût adjugé, le dernier samedi du mois de septembre de la même année.

le ballanceatent assett de tout les pon-

Que ne puis-je MM., par quelque autre moien vous faire connoitre toute l'étendue de l'attachement sincère que je vous ai voué pour toute ma vie &c.

MESSIEURS &c.

THE LECTORAL MYA

BERNE ce 22. Novemb. 1763.

dett lans foure es para

M. MNISZECH.

REPONSE

A LA LETTRE PRECEDENTE.

MONSIEUR

Ne de ces rares qualités, qui ne semblent être accordées par la nature qu'à un petit nombre de ses favoris, c'est sans doûte ce panchant vif & décidé d'un vrai citoien de diriger ses talens vers le bien de la société & le bonheur de la patrie. C'est ce désir d'étre utile, c'est cet effort constant d'un cœur noble, qui vous a separé, M. pour quelque tems, de la nation, qui fonde sur Vous les plus grandes espérances, & qui se félicite déja de la qualité des fruits que promettent d'aussi belles fleurs. Dans cette vue Vous Vous livrés a l'ardeur d'acquérir des connoissances utiles : présumant de les voir fleurir à l'ombre de la paix & sous le bouclier de la liberté, Vous avés donné la préférence au séjour de notre ville: heureuse si l'effet justifie Votre attente!

Les mêmes motifs qui ont fixé le choix de Votre séjour, ont dû M., influër sur celui de Vos habitudes & d'une société de personnes dont le goût cût quelque raport avec le Vô-

tre. Des hommes, dont toutes les inclinations font tournées vers l'utilité publique, se plairont toujours dans le commerce de ceux qui cultivent les mêmes connoissances. Un cœur noble donne volontiers son amitié à de vrais patriotes. Ces sentimens Vous ont lié, avec une société dont les travaux Vous ont paru mériter des éloges par l'excellence de leur but. Cette société a aquis en Vous un membre actif, & un promoteur généreux. Vous lui avés, M., présenté l'éxemple d'une application soûtenue, d'un zèle infatigable, & de l'éxactitude dans les recherches favantes. Non content des preuves que vous nous avés données, d'une amitié aussi précieuse, Vous l'avés scellée par un gage permanent, qui la présentera à nos yeux dans le tems d'une absence que nous prévoions avec une douleur réelle.

Le prix du présent que nous devons, M., à des sentimens si flateurs est encore réhaussé par la manière dont il nous est offert. Le coin de médaille que vous avés fait graver, fait honneur à votre goût, comme la lettre qui l'accompagne en fait beaucoup aux sentimens élevés de votre ame. L'un & l'autre prouvent ce discernement solide & cette péné tration vive, qui savent saisir, dans les objèts des sciences, la partie la plus utile.

La Société accepte avec une vive reconnoissance ce gage précieux de votre amitié. Elle a chargé le Président du comitté de vous exprimer, M., de bouche, nos sentimens. Elle a ordonné, que la médaille, que vous avés sait éxécuter, soit gravée pour être imprimée sur le titre du recueil de ses mémoires, & y être un monument public & durable des sentimens que vous nous avés voués. L'artiste, dont la main habile a si heureusement servi vos vues & votre goût, a été reçu membre honoraire de notre Société. Elle a cru lui devoir cette marque d'aprobation & ce motif d'encouragement.

Nous avons été touchés de la générosité qui vous a engagé, M., à consacrer les prémices du coin à une médaille pour un prix particulier, & nous ne l'avons pas été moins du choix du sujet que vous proposés. Il décéle de grandes vues & de nobles intentions.

La seule pensée qui pouvoit troubler notre joie, vous l'avés prévenue, M., par l'assûrance statteuse de la durée de votre amitié. Ni le tems, ni l'éloignement ne pourront diminuer la considération très distinguée avec laquelle nous vous demeurerons tous sincèrement attachés &c.

utation vive, qui) favent failir; dans les chatts

Au nom de la Société.

N. E. TSCHARNER Sécrétaire.

DES-